

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à NADAUD

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :  
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.  
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

## LES DEUX RÉVOLUTIONNAIRES INNOCENTS SONT SAUVÉS

### Sauvons, maintenant, les camarades espagnols que les polices internationales veulent livrer à la vengeance d'Alphonse XIII

#### Le procès Sacco-Vanzetti sera révisé

##### Considérations pour l'action à venir

La nouvelle, la bonne nouvelle que nous attendions avec impatience nous est, enfin, parvenue. La presse de lundi matin nous l'a apportée, brève, mais combien éloquent : « Un nouveau délai de trois jours a été accordé à la défense afin de remplir la nouvelle motion relevant les irrégularités du premier jugement. Après ce délai, la Cour fixera la date définitive de la première audience ».

C'est court, mais c'est clair ! Cette fois, nous pouvons affirmer avec certitude, nous pouvons crier de toute la force que nous donne la joie immense qui nous possède : « Sacco et Vanzetti sont sauvés, bien sauvés ! »

A l'heure où paraîtront ces lignes sera certainement connue en France la confirmation de cette bonne nouvelle qui nous fixera sur la date exacte de la première audience du procès de révision.

Et la révision du procès des deux révolutionnaires italiens, c'est l'acquiescement absolu certain qui ne peut pas n'être pas être la conclusion logique. Si la justice américaine avait eu le moindre doute sur l'innocence des deux condamnés à mort, si elle avait eu la présomption la plus légère sur leur culpabilité, elle n'eût pas hésité, malgré la vigoureuse protestation internationale, à exécuter, quand même, le verdict impitoyable. Et Sacco et Vanzetti auraient péri sur la chaise électrique.

Le second procès qui va s'ouvrir ne peut qu'établir avec éclat l'innocence de Sacco et de Vanzetti. Même si les juges qui auront à en connaître avaient la moindre velléité de ne point s'incliner devant l'évidence, l'équité et la plus élémentaire justice, ils sauraient se rappeler, au moment opportun, qu'ils ont été portés là par la puissance de la réprobation universelle. Ils sauraient bien qu'il n'est pas en leur pouvoir d'ignorer la volonté et la signification contenue en soi une menace qui ne disparaît qu'avec l'heureuse issue du procès.

Mais, tant que ce procès ne sera point terminé, tant que Sacco et Vanzetti ne seront pas rendus à la liberté et à la Cause, le prolétariat international doit rester sur ses gardes et, jusqu'au bout, ne point se départir d'une vigilance incessante.

Certes, en évitant l'exécution ignominieuse de deux révolutionnaires innocents, le prolétariat mondial a remporté une brillante victoire dont il peut être fier.

En ce contact, qui n'est qu'un des aspects du gigantesque conflit mettant aux prises, d'une extrémité à l'autre du globe, les forces de Réaction et les forces de Révolution, celles-ci ont marqué sur celles-là un succès appréciable et réconfortant.

C'est un bienfaisant rayon de soleil, éclairant brusquement la nuit opaque où nous avions plongés sept années de guerre et d'après-guerre. Certains en sont comme aveuglés.

Les chefs, qui ont pour mission d'encourager et d'entraîner leurs troupes, sont tout éblouis que celles-ci, sans leur consentement, sans leur ordre, aient marché de l'avant au seul appel du bon sens et de la solidarité. Ils semblent tout étonnés qu'elles ne se soient pas brisées le front contre la muraille et qu'elles l'aient renversée.

Pourtant !... Eux, qui ne savent parler que de la force révolutionnaire sans y croire, eux qui ne savent qu'en exalter les vertus sans en espérer pour un prochain avenir les bienfaits tangibles — eux, les chefs, viennent de constater, stupéfaits, que cette force révolutionnaire était autre chose qu'un mot, qu'elle était une réalité puissante, effective.

Eux, les chefs, qui reculent invariablement toute action, qui repoussent délibérément jusqu'aux possibilités mêmes d'action en se couvrant du prétexte mensonger d'organisation, d'impréparation et surtout d'apathie, les chefs ont été déçus de s'apercevoir que spontanément pouvait, le cas échéant, valoir mieux qu'organisation et préparation, que l'apathie qu'ils attribuaient bien gratuitement aux couches populaires n'était que superficielle et cachait une énergie, une volonté latentes n'attendant qu'une oc-

casione favorable pour s'exprimer. Ce sont là deux enseignements — que nous devanciers, en d'autres circonstances, ont eu, déjà, à enregistrer — qu'il faut dégager de la campagne pour Sacco et Vanzetti : d'abord, l'incapacité et l'inertie, la carence et l'inutilité des chefs. Ensuite, le désir et la volonté, la puissance et la force révolutionnaires du peuple.

Il est un autre enseignement — plus précieux, celui-ci, parce qu'il concerne particulièrement les anarchistes — à tirer des événements que nous avons vécus ces derniers mois.

La campagne pour Sacco et Vanzetti, amorcée par l'initiative des anarchistes, poursuivie sous leur impulsion, aurait, jusqu'à la fin, conservé le même caractère vigoureux et énergique si la trahison des chefs socialistes-communistes n'y avait jeté le trouble et la confusion, le doute et la méfiance.

L'échec de la démonstration devant l'ambassade américaine, la seule ombre au tableau, n'aurait pas amoindri la portée de cette campagne, si les anarchistes avaient pu, par leurs seules ressources, en appeler au peuple.

Cette constatation pénible ne vous laisse-t-elle pas songeurs, camarades anarchistes ? Ne vous dicte-t-elle point, pour l'avenir, une obligation nouvelle ? Ne vous impose-t-elle pas, impérieusement, de rechercher les moyens susceptibles d'y pallier dorénavant ?

Certes, les anarchistes ont fait leur devoir, tout leur devoir en l'occurrence. Ce sont eux, si « squelettique » que soit leur organisation, — n'est pas, la porte ? — ce sont eux, si infime que soit leur nombre — n'est-ce pas, Lorient ? — ce sont eux qui ont soulevé et conquis l'opinion ouvrière de ce pays. L'on peut dire que pas un groupement anarchiste, pas une individualité anarchiste n'ont fait tout ce qu'il était en leur pouvoir de faire pour intensifier l'agitation en faveur de Sacco et de Vanzetti.

Il n'y avait pas possibilité, pour les anarchistes, de faire mieux. Mais, l'expérience vient de le prouver, ce qui fut fait fut insuffisant. Pourquoi ? Parce que par leurs seuls moyens, par leur seule influence, les anarchistes ont été impuissants à conserver la maîtrise du mouvement. Parce que cette insuffisance d'influence les a obligés, sinon à solliciter, du moins à accepter des concours douteux, suspects.

Voilà ce qu'il faut, à tout prix, éviter désormais ! Sachons nous épargner de nouveaux déboires, de nouvelles déceptions en faisant, nous-mêmes, nos affaires.

Comment ? De deux façons : D'une part, en donnant à l'action syndicale, sans laquelle rien de grand, ni de durable, n'est possible, toute l'attention, tout l'effort que nous lui avons depuis trop longtemps refusés. En travaillant sérieusement, infatigablement, au redressement syndical, si la scission est évitée ; en participant, sans se compromettre, ni se diminuer, à la vie quotidienne de la nouvelle C. G. T. révolutionnaire qui naîtra de la scission pour lui inculquer, autant que faire se peut, nos méthodes et nos principes.

D'autre part, en faisant des groupements anarchistes autre chose que les petites parlotte qu'ils sont trop souvent. En y préparant, dans ces groupements, des militants avertis qui, les uns après les autres, viendront grossir la petite phalange de propagandistes. En transformant les groupes anarchistes actuels en foyers d'action révolutionnaire intense qui, sans négliger la besogne indispensable d'éducation, sauront aussi extérioriser une propagande méthodique, incessante. En faisant de ces groupes une force irrésistible d'expansion et d'attraction qui doit leur donner une influence considérable dans le milieu où ils exercent leur propagande. En créant, aussi, des groupes anarchistes là où il n'y en a pas. En faisant, en un mot, de l'Union Anarchiste l'organisation révolutionnaire par excellence dont l'action peut et doit, demain, dans ce pays, avoir une influence formidable et décisive sur les événements qui ne manqueront point de la solliciter.

#### CONTRE DES EXTRADITIONS ET UN NOUVEAU CRIME EN PRÉPARATION

On a arrêté à Paris un Espagnol du nom de Ortiz-Puig-Serra qui est accusé de l'« assassinat » de M. Dato.

Aujourd'hui nous ne suivons pas l'accusation sur ce terrain. Nous nous contenterons seulement d'affirmer que nous nous opposerons de toutes nos forces à cet acte infâme, après tout possible, du gouvernement français livrant un révolutionnaire espagnol au bourreau d'Alphonse XIII.

Pour Ortiz, pour les trois ou quatre camarades espagnols qui auraient été arrêtés en Allemagne et seraient sous le coup de la même inculpation et menacés de l'extradition — de la mort donc, car « coupables » ou non leur compte serait bon — nous sommes prêts à recommencer une campagne identique à celle qui vient de sauver Sacco et Vanzetti.

NOUS POUSSONS LE CRI D'ALARME. Aux journaux quotidiens de se montrer vigilants — plus à la hauteur que dans l'affaire Sacco et Vanzetti — et d'en appeler à la classe ouvrière, à ses organisations, si les polices internationales ne lâchaient pas leur proie.

L'UNION ANARCHISTE.

Groupe de Propagande par la Chanson

SAMEDI 12 NOVEMBRE, à 20 heures 30  
Salle des Fêtes de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, 23 (XX<sup>e</sup>).

### SOIRÉE ARTISTIQUE et Récréative

Première Partie	Deuxième Partie
ORCHESTRE : Ni Dieu, ni Maître	GUÉREY des Concerts de Paris
VILLOCOQ Chanteur à voix	Mme Marguerite GREYVAL du Théâtre Antoine
ANDRÉE dans les œuvres de Blue-Devils	LE POÈTE CHANSONNIER Charles d'AVRAY dans ses œuvres
BICOT dans son répertoire	Germaine CAILOR
Audition Musicale par Mme X... Violoniste	La FREYTA dans ses créations
Louis LORÉAL dans ses œuvres	BROKA dans les œuvres de GASTON COUTE
ESTHER dans son répertoire	AU PIANO LE COMPOSITEUR DROCCOS
ALLOCATION par André COLOMER sur L'ART ET L'ANARCHIE	RIDEAU

Entrée Gratuite — Programme Obligatoire : 2 francs

#### Un "bouffeur" d'anarchistes démasqué

Le Comité d'action Sacco-Vanzetti de Brest nous fait savoir qu'au cours d'une démonstration, qui suivit le meeting organisé le 19 octobre, pour protester contre la condamnation de Sacco et Vanzetti, des cartons furent cassés au consulat américain.

La Dépêche de Brest, organe bourgeois, désignant dans son numéro du 20 octobre plusieurs camarades à la vindicte judiciaire, le Comité d'action protesta à ce sujet par une affiche dans laquelle il qualifiait de mouchards les rédacteurs de la Dépêche. Ce journal répondant que les mouchards se trouvaient dans les rangs des délégués des organisations composant le Comité d'action, celui-ci répliqua par une deuxième affiche et mit la Dépêche dans l'obligation de fournir les preuves de ses dires.

Elle les fournit et elle établit que Le Troquer, secrétaire de l'Union des Syndicats du Finistère depuis le 25 septembre dernier, avait mouchardé ses camarades socialistes en renseignant un journal capitaliste sur ce qui se passait au sein du parti socialiste durant les années 1916-1917-1918 et qu'il avait ensuite sollicité une place de rédacteur à ce journal en remerciement de sa besogne dégoûtante.

Pour ces raisons et pour cette autre : qu'il trompa la bonne foi de ses camarades pour obtenir le poste de secrétaire de l'Union Départementale, où il aurait pu recommencer ses mouchardages d'autrefois, les militants délégués au Comité d'action rejettent de leurs rangs Louis Le Troquer, aventurier ayant exploité les organisations ouvrières, et mettent le monde du travail en garde contre ses agissements futurs.

Loin de nous la pensée d'exploiter, contre le parti socialiste-communiste, auquel

#### Arrestation de Nadaud

Notre camarade NADAUD a été arrêté mercredi matin.

A l'heure où nous mettons sous presse, nous ne savons pas exactement les motifs de cet acte gouvernemental.

Sans doute reproche-t-on à notre ami ses courageux articles en faveur de COTTIN. Et peut-être espère-t-on par cette comédie judiciaire non seulement baillonner NADAUD, mais encore nous contraindre à un silence déshonorant.

Comme on se trompe. NADAUD n'est pas de ces hommes que la prison abat. Au contraire. Quant à nous, l'appareil coercitif nous fait rire.

On ne nous empêchera point d'écrire la vérité, de dénoncer le mensonge, d'accourir à l'aide de tous ceux qui souffrent et de nous incliner devant COTTIN, lui si doux, si bon envers ses co-détenus jusqu'au point d'en oublier ses propres misères.

On ne nous empêchera point de donner COTTIN en exemple et de l'aimer pour son geste qui impose l'admiration.

Le Troquer appartenait, cette triste affaire, à demain, nous pouvons nous aussi avoir à démasquer un mouchard qui se serait glissé dans nos groupements.

Mais nos amis Brestois avaient bien raison, il y a quelques mois, de refuser leur confiance à ce Le Troquer qui déjà posait sa candidature au secrétariat de l'Union Départementale. Et la Vie Ouvrière qui, quoi qu'elle en dise aujourd'hui, prit fait et cause alors pour le sieur Le Troquer et soutint sa première candidature, avait tort de calomnier les anarchistes du Finistère et de crier contre eux au déshonneur anarchiste.

#### Les preuves formelles d'une trahison

##### Le Meeting de l'Union Anarchiste

L'Union anarchiste avait affirmé que si la manifestation à l'ambassade américaine échouait, la responsabilité de ce « four » doit, en toute équité, être supportée par les chefs du Parti Communiste et, notamment par Cachin, Frossard et Pioch.

Nos camarades s'étaient engagés à faire la preuve de la trahison de ces chefs et c'est pour saisir l'opinion révolutionnaire de cette preuve et l'en faire juge que l'Union anarchiste avait organisé pour le dimanche 5 novembre courant un grand meeting public et contradictoire.

Ce meeting s'est tenu dans la vaste salle de la Maison des Syndicats, rue Grange-aux-Belles. Ce fut un très gros succès : tant par le nombre considérable des auditeurs, que par l'absence significative des intéressés : Cachin, Frossard et Pioch personnellement invités à venir justifier leur attitude, et par le manifeste embarrassé des sous-ordres venus pour répondre au réquisitoire de nos amis.

##### DESCARSIN

Descarsin qui prend le premier la parole expose l'affaire en termes excellents. C'est de la campagne de presse, menée par les diverses organisations ayant pris part à l'agitation en faveur de Sacco et Vanzetti, que Descarsin s'occupe.

Il remonte à la genèse de cette agitation, en expose le développement et suit ce dernier jusqu'à sa fin.

« A l'origine de ce mouvement d'opinion, dit-il, on ne trouve que les anarchistes. Durant plusieurs semaines, le Libertaire mena, seul, tout seul, la campagne en faveur de Sacco et Vanzetti. »

« N'ayant en vue que le but à atteindre et s'inspirant de la nécessité de toucher la masse populaire et d'agir sans aucun retard, le Libertaire multiplie les appels et l'Union anarchiste les démarques, dans le but de mettre les journaux et les organisations d'avant-garde en demeure de protester contre l'électrocution imminente de nos camarades iniquement condamnés pour un crime qu'ils n'ont pas commis. »

« Cédant aux sommations des libertaires, l'Humanité, le Journal du Peuple, l'Internationale, etc., s'occupèrent de Sacco et Vanzetti. Mais, en dépit des promesses faites aux « compagnons » et des engagements formels pris par eux, ces journaux n'ont apporté à la campagne entreprise ni lardeur, ni l'assiduité qu'il eût fallu y consacrer pour soulever leurs lecteurs et les intéresser passionnément au salut des deux victimes qu'il s'agissait d'arracher à leurs bourreaux. »

Descarsin fait l'historique détaillé et objectif de cette campagne de presse. Sans effet de tribune, froidement malgré l'indignation dont il est plein, il s'appuie sur de multiples citations empruntées à la presse dite révolutionnaire et n'a pas de peine à démontrer à l'aide de cette abondante documentation, que les journaux cités plus haut n'ont pas donné le plein de leur effort en faveur de Sacco et Vanzetti et que, vers la fin, ils ont nettement fait machine en arrière.

« En ce qui concerne la campagne de presse, la défection des chefs et la mollesse des rédactions, ne faisaient plus de doute, après l'exposé de Descarsin. »

##### LECOIN

C'est Lecoïn qui, délégué de l'Union Anarchiste au Comité d'Action, avait assumé la charge de démontrer que, au sein de ce Comité, ce fut l'attitude des chefs, et surtout de Cachin, Frossard et Pioch qui plaça nos amis libertaires dans la nécessité de rompre, et jeta le découragement dans les esprits et aboutit à la débâcle.

Les lecteurs du Libertaire ont déjà lu dans ce journal le récit exact et loyal de ce qui s'est passé au Comité d'Action. C'est ce récit que refait Lecoïn, avec une force, une précision et un accent de colère qui impressionnent vivement l'auditoire. Les hésitations de Cachin, les ukases de Frossard et les piroquettes de Pioch sont sévèrement appréciées par l'assemblée.

L'auditoire pourtant est loin d'être exclusivement anarchiste ; on y compte un certain nombre de communistes membres du Parti S.F.I.C. et pas mal de syndicalistes affiliés aux C.S.R.

Mais les précisions exposées par Lecoïn sont si claires, les détails qu'il communique aux auditeurs sont si précis, que lorsque pour conclure l'orateur accuse formellement les chefs communistes de lâchage, de dégoût et de trahison, l'hésitation n'est plus permise.

« On pouvait ne pas être partisan de la campagne d'agitation que les anarchistes avaient ouverte, dit en terminant Lecoïn ; on avait le droit de désapprouver et de combattre le projet de manifestation à l'ambassade américaine ; on était libre, somme toute, de se refuser à prendre sa part des responsabilités et des risques que comportait cette manifestation ; mais quand on a donné son adhésion formelle à un projet de cette na-

ture, quand on a, d'un commun accord, décidé de faire quelque chose, quand on a appelé la foule à prendre part à une démonstration qu'on a délibérément estimée indispensable et dont on a eu tout le temps de calculer les conséquences, on a perdu le droit de se soustraire, au dernier moment, à la mise à exécution courageuse et loyale des décisions prises en commun. »

« Châtier, blesser, dénaturer le sens, transformer le caractère, en dernière heure, d'une manifestation formellement décidée et annoncée, c'est trahir. »

« Les raisons invoquées par les chefs du Parti communiste pour se dérober quelques heures avant la manifestation aux engagements précis librement contractés par eux ne sont que de piètres prétextes. Et ce n'est pas à Cachin qu'il sied de prétendre qu'il recule devant l'éventuelle collision avec la force publique et l'effusion du sang qui peut en être la conséquence, lui qui, avec la plupart de ceux qui dirigent le Parti Communiste, a été, durant la guerre, un farouche jusqu'au boutiste et n'a rien tenté pour faire cesser l'horrible carnage. »

« Quand on a, comme Frossard, Cachin et leurs amis, approuvé, exalté, magnifié le mouvement communiste allemand tentant, au prix du sacrifice suprême des milliers de cultivateurs les Pouvoirs et de réaliser sa révolution, il est illogique, insensé et criminel, pour condamner une manifestation populaire, d'invoquer l'horreur du sang répandu. »

« La vérité est que, dans cette circonstance comme toujours, les chefs se sont montrés au-dessous de leur tâche ; que, le moment venu d'agir, ils ont, comme toujours, flanché ; que l'action engagée touchant à son point culminant, ils se sont, comme toujours, défilés et que les chefs, quels qu'ils soient — l'histoire des mouvements populaires violents le démontre irréfutablement — se sont toujours dégonflés à l'heure de l'action et ne se sont montrés, l'action ayant abouti, que pour en confisquer le profit et en anéantir le résultat. »

Cachin, Frossard et Pioch avaient été personnellement invités à venir tenter la justification de leur conduite. Ils se sont abstenus. C'est regrettable. Sans doute ont-ils compris qu'il eût été malaisé de répondre victorieusement aux accusations des anarchistes. Deux communistes de moindre marque essayèrent, à défaut des grands chefs, de réfuter Descarsin et Lecoïn. Ce fut tout d'abord

##### METAYER

Cet orateur du Parti Communiste repousse comme étant un peu « gros » le mot trahison.

« Sabotage de la manifestation ? » dit-il. — A la rigueur, on pourrait qualifier ainsi, du point de vue anarchiste, l'attitude des chefs ; mais trahison ? — Vraiment, c'est exagéré. »

« Libertaires et Communistes, ajoute-t-il, sont d'accord pour l'action révolutionnaire. Ils diffèrent seulement quant à la tactique. L'action communiste est subordonnée à une organisation préalable que repoussent les anarchistes. »

Il rapproche aux libertaires l'après-débat de leurs critiques. Mais on lui fait immédiatement observer que le meeting organisé dans la même salle le dimanche précédent a été entièrement consacré au procès de L.U. A. et que, ce jour-là, les leaders communistes ont déversé l'injure sur les libertaires et semé contre eux la méfiance.

Metayer termine par un aveu à retenir. Il déclare que « tant qu'on croira nécessaire d'avoir des chefs pour faire la Révolution, on ne la fera jamais » (textuel).

Aveu étrange sur les lèvres d'un communiste, car ce meeting n'avait pas eu d'autre but et n'a pas comporté d'autre enseignement que d'établir formellement la preuve de cette vérité.

##### LE MEILLOR

Le Meilleur succède à Metayer. Il ne tient à tribune que quelques minutes ; mais il s'emploie bien. Avant tout, il signale le « culot » de Metayer qui nie l'évidence et ne tient aucun compte des documents et précisions apportés par Lecoïn et Descarsin.

On connaît la manière de Le Meilleur. Il est simple, clair, souvent brutal, parfois émouvant, toujours net et précis. Il parle d'abondance, sans rechercher ses mots, comme s'il était à l'atelier ; il va directement au but. Son langage fourmillait de mots tranchants et d'expressions à l'emporte-pièce. Il pense que Cachin a dû entretenir Brialmont, président du conseil, de la manifestation et que c'est celui-ci qui lui a suggéré l'idée de transporter celle-là hors Paris, bien loin de l'ambassade des États-Unis : « Quand on déjoue avec les généraux, s'écrie-t-il, il est tout naturel qu'on cause avec les ministres ! » Parlant de l'encadrement des manifestants et de leurs chefs encadrément cher aux







# LA LEÇON D'UNE GRÈVE

Après douze semaines de grève, les gars du textile du Nord ont repris le travail, sans que leurs revendications aient été acceptées.

La diminution de salaire dont ils ne voulaient pas, est aujourd'hui en vigueur. L'Internationale capitaliste a vaincu une fois de plus les exploités qu'elle opprime. J'avais, dans le *Libertaire*, au début de la grève, montré qu'il ne pouvait en être autrement.

Le patronat du textile se trouvait dans la situation suivante :

Il avait des stocks considérables de marchandises, car avec les machines modernes et l'habileté des ouvriers, le rendement est énorme. Une légère baisse sur les tissus se faisait sentir par suite de la diminution d'achat voulue par les consommateurs.

Les bénéfices quoique encore fabuleux, étaient en voie de diminution. Cela, les potentiels d'importer quel genre d'industrie ne peuvent le supporter. Que faire ? Forcer la main aux acheteurs ? Il ne fallait pas y compter.

Diminuer les salaires des ouvriers ? Ah ! oui, voilà la solution. Seulement les ouvriers ont à peine de quoi se suffire. Ils ne vont pas accepter cette diminution sans protester. Ils vont faire grève.

En bien ! qu'ils fassent grève ! Pendant cette grève, pas de salaires à verser. Une bonne petite campagne de presse montrant que par suite de la grève, la production diminue et que les prix sont obligés d'augmenter.

Résultat : liquidation des stocks et hausse des prix. Le tour est joué.

Et puis la grève n'a rien de redoutable pour le patronat : les chefs des syndicats sont là pour prêcher le calme, la dignité, la discipline, le respect de la propriété, et même s'il y avait des révoltes qui veulent passer outre à ces ordres de sagesse, la police et la troupe sont là pour une fois.

Si la grève est longue, le patron peut compter sur la solidarité complète de l'Internationale patronale qui tout en lui laissant complète liberté d'action lui assure l'aide matérielle et morale indispensable, tandis que, plus la grève dure, plus la misère grandit, plus la force de résistance diminue, plus la soumission s'impose pour l'ouvrier.

Et c'est dans une telle situation — qui si elle était connue des ouvriers du textile, n'était pas ignorée des militants syndicalistes qui ont dirigé le mouvement, car il n'est pas permis aux délégués des syndicats de ne pas connaître la situation exacte des usiniers, des fabricants et leur solidarité mondiale — que ces militants ont engagé la lutte ?

Cela dépasse mon entendement. Mais alors que faire ? Si on ne fait pas grève, il n'y a qu'à accepter la diminution de salaire proposée. Ah ! le patron a la parole belle. Il ne s'en privera pas.

Pas du tout, camarades, le patron n'aura pas la partie si belle que vous pensez. Au lieu de vous lancer tête baissée dans le panneau qu'il a préparé, déjouez son plan, usez d'autres moyens.

Vous savez qu'en déclenchant la grève et le calme grève dont vous êtes les auteurs et les animateurs, les ouvriers se sont vaincus d'avance, ne prenez pas cette responsabilité d'un cœur léger.

Songez à ce que sont douze semaines de grève.

La misère était déjà au foyer, les enfants mangent sans doute à leur faim, mais les parents se privent pour eux ! Regardez les vêtements des enfants et des parents, ce sont pourtant des gens qui travaillent la laine, le coton, le lin, le chanvre ; vous les voyez, ce sont des gens.

Le chômage forcé, les courtes semaines de travail, puisque beaucoup ne travaillent que 2 ou 3 jours par semaine, ont désorganisé déjà l'intérieur, et sachant que vous les menez à la défaite, vous les lancez dans la mêlée.

Douze semaines à ne pas manger à sa faim, à ne pas se chauffer quand on a froid, à ne pas contenter les désirs de ses enfants, dites, ne trouvez-vous pas que c'est affreux ?

Est-ce l'exode des enfants, le découragement continu, les énergies chahutées, les observations bien compréhensibles de la campagne, n'est-ce pas une période horrible ?

Comme leurs yeux sont ternes, les joues pâles et amaigrées à tous ces labeurs, filons et à leurs femmes !

S'ils avaient triomphé, toutes ces pei-

nes, sans doute, disparaîtraient vite. Mais ils rentrent écrasés par la défaite, vaincus par la faim et le besoin ; quelle désillusion ! et quel vide !

Il ne faut pas que de pareils drames puissent se renouveler, que de semblables époques d'horreur recommencent.

La grève légale des masses a fait faillite. L'expérience est faite maintenant. Il était utile de la faire cette expérience, mais voilà quarante ans qu'elle dure, ses résultats sont toujours les mêmes. C'en est assez.

La grève générale elle-même, si elle respecte l'ordre établi, la légalité, la propriété est aussi inutile. Lorsqu'elle voudra triompher, il faudra qu'elle soit révolutionnaire, active, que les institutions de coercition et de répression soient immédiatement détruites. Mais nous n'en sommes pas là. Trop d'intérêts et d'ambition sont ligés contre la libération humaine !

Aiors que reste-t-il comme armes pour défendre sa patrie, son droit à la vie ?

Est-ce la prise de possession des usines ? Non, je ne la conseillerais pas, car cette prise de possession n'est pas suffisante, il faut que la matière première arrive, et que la matière travaillée trouve ses débouchés. Cela suppose que chemins, miniers, etc., sont à même de diriger charbon, minerais, produits bruts, là où il est nécessaire, et d'exporter ailleurs la matière façonnée. C'est la révolution triomphante. Nous n'en sommes, hélas ! pas encore là.

Nous devons nous préparer à cette éventualité afin de ne pas être pris au dépourvu, mais ce n'est pas le moyen immédiat.

Pour le moment la grève des spécialistes serait préférable.

Personne n'est indispensable, mais dans certaines administrations, usines, fabriques, etc., quelques individus, un petit nombre, sont indispensables temporairement, pendant quelques mois. Un quelconque ne peut les remplacer.

Supposez qu'un différent éclate. Ceux-là seuls font grève, leur salaire étant versé par ceux qui restent au travail.

De deux choses, ou le patronat et l'administration constatant l'impossibilité de vaincre, renoncera à leur attaque.

Où bien ils sont obligés de pratiquer le lock-out, puisqu'ils n'ont aucune raison de garder leur personnel, inutile, par suite du manque des spécialistes, et alors c'est tout le monde sur le pavé, ce n'est plus une grève, englobant le quart ou le tiers des ouvriers, c'est la fermeture totale. Les résultats sont encore à connaître, il faudrait en faire l'expérience.

Mais ce qui à notre époque est pour moi le meilleur moyen de défense, c'est la méthode patronale.

Vous diminuez nos salaires, nous diminuons la production.

Par votre diminution de salaire, vous sautez notre intérieur, vous nous privez des choses les plus indispensables. En retour vos machines tourneront à vide, afin que vous n'ayez aucun avantage de notre suppression de traitement.

Et ne croyez pas, ouvriers, que parce que vous produirez moins, la vie augmentera et que vous serez plus malheureux.

Quoi que vous fassiez, tant que dureront le salariat et les salaires, la loi d'airain des salaires triomphera. Vous aurez juste de quoi manger et vous vêtirez en travaillant comme des bêtes.

Pour mieux posséder le patronat a subdivisé le prix du travail en une quantité de salaires fantaisistes. Les travaux les plus durs, les plus répugnants, sont payés peu ; les plus aisés, les plus faciles, de tout repos, sont mieux rétribués. Il a créé des classes, ouvriers, compagnons, contremaîtres, inspecteurs, ingénieurs, etc., pour vous diviser.

Pour que ces inégalités disparaissent, c'est le salariat qu'il faut supprimer ; en attendant ne faisons pas le jeu de nos maîtres !

Léon ROUGET.

## Pour la création d'un groupe théâtral

Quelques camarades de l'ancien groupe théâtral du 20<sup>e</sup>, dans le but de réformer ce groupe, font un appel pressant aux bonnes volontés désireuses de contribuer à la propagande par le théâtre. Pour la bonne marche de ce groupe seuls les camarades acceptant de travailler sérieusement sont conviés à la réunion qui aura lieu le mercredi 16 novembre, à 8 heures, au « Libertaire », 69, boulevard de Belleville.

Orlillies volées ne fussent adressées qu'à « quelques camarades anarchistes français », quand six délégations s'étaient intéressées à l'affaire, et je pensai seulement que sous l'autorité morale du Congrès, on voulait pouvoir nous refuser après ce que nous avions demandé : la liberté de nos camarades. La supposition était déjà très hardie. Il y avait, malheureusement, plus. Je sus après, par un membre du Comité Central, que l'on avait tenté de provoquer une rupture immédiate entre les syndicalistes révolutionnaires libertaires français et les communistes syndiqués. On espérait, confiant dans la situation favorable des communistes au sein des « C.S.R. » que la fraction libertaire de la délégation française partirait, mais le calcul fut mauvais, car la majorité de notre délégation et beaucoup d'autres menacèrent aussi de quitter la salle.

Je ne peux publier le nom de qui m'a révélé le but de cette apparente « naïveté », car je ne veux pas envoyer en prison ou à la mort un homme dont nous aurons à parler dans l'avenir. Mes collègues savent très bien que nous avons pris quelquefois l'accord de faire le nom de certaines personnes qui nous avaient exposé des idées trop « gauchistes » par rapport aux officiales, sur la révolution. Ceci pour leur éviter des représailles. Je suis cependant sûr que cette personne devant une commission composée de camarades de confiance, qui ne transmettront pas la chose à Moscou.

« Je suis communiste partout, et toute mon activité, même dans les syndicats, est soumise aux directives que je reçois de mon Parti. » Ainsi parlait Losovski, secrétaire général de l'I.S.R., dans une conférence donnée par lui sur « Le syndicalisme en Russie ».

Cela étant l'obligation, châtiée par l'exclusion en cas de faute, de tout membre du P.C. russe, Losovski ne peut, dans ce cas, s'écarter de la règle générale ni de son devoir. Les communistes qui composent l'organisme supérieur de l'I.S.R., ne le peuvent pas non plus. Et quelle est la pensée des « lumières » du peuple russe ? Leur attitude avec les syndicalistes et les syndicalistes russes est une réponse assez claire et éloquent. Leurs projets, en ce qui nous concerne, confirment cette première réponse. Mais, voyons encore les paroles, les résolutions, non, cette fois, dans le Congrès de l'Internationale des Syndicats Rouges, mais dans celui de la « Troisième Internationale Communiste ». Zinovieff prononça, pour l'état-major du communisme-bolchevique mondial, un discours-programme, dont la traduction, faite par Humbert Droz, esprit clair et homme de talent, ne peut avoir déformé le sens. Voici ce qu'il dit à l'égard de la « Der Syndikalismus » : « Les résolutions du deuxième Congrès ne sont pas à réviser, nous les maintenons intégralement ; il nous faut maintenant les mettre en application ; nous devons organiser la lutte contre Amsterdam, l'union entre les deux Internationales, syndicaliste et communiste, et entre les Partis Communistes et les organisations ouvrières dans chaque nation. »

« Du syndicalisme il existe trois tendances en décomposition ; celle de « Der Syndikalismus », celle de Joubaux (Amsterdam) et celle des syndicalistes-révolutionnaires ».

# Rabelais & l'Anarchie

Rabelais fut-il anarchiste ?

Son œuvre le laisse supposer. Si l'on tient compte de la mentalité de son époque, des dangers qu'elle faisait encourir à la pensée libre, il est bien permis d'affirmer que le « moine » fut un esprit sincèrement indépendant qui comprit, sentit les misères des pauvres gens et les exprima clairement en dénonçant tous ceux qui suçaient leur sang et en vivant. Il s'éleva contre la tyrannie, l'Autorité, sources de tous les maux sociaux. S'il les combattait avec précaution, s'il s'arma de prudence, c'est parce qu'il voulait éviter le bûcher. Il aimait intensément la vie ; il aimait aussi profondément sa pensée. Elle est hardie, subversive et il aurait été dangereux, pour lui, de la présenter dans toute sa nudité. Très érudit et aussi très adroit, il désarma l'ennemi en l'amusant. La gaieté qu'il mit dans son livre fut sa meilleure défense. Elle lui permit d'attaquer avec plaisanterie et violence toutes les institutions sociales de son temps, et cela sans s'attirer ouvertement la colère criminelle des grands de la cour et du roi. Il était sensiblement humain, il aimait franchement la justice, la vraie, et cela lui valut bien des désagréments.

Son œuvre, qui nous est restée parce qu'amusante, bouffonne et gaie, est riche d'enseignements moralement libertaires. Il est à croire que son fort amour de la liberté lui fit concevoir une société délivrée de toutes les règles et des lois qui font de l'individu l'esclave de quelqu'un ou de quelconque chose. Son « Fais ce que veux » laisse comprendre qu'il avait horreur de toute contrainte et qu'il aurait aimé vivre tranquillement sans avoir à rendre compte de ses faits et gestes à un quelconque tyran.

Fais ce que veux ; c'est bien ce que proclame et affirme l'Anarchisme lorsqu'il reconnaît à l'individu le droit impérieux de disposer de lui-même et qu'il refuse à qui que ce soit l'habileté, l'astuce ou la force nécessaire au triomphe de l'autorité toujours néfaste.

Mais il s'agit de s'entendre. Fais ce que veux ne veut pas dire que l'homme est absolument libre, moralement, de mettre à exécution tous les projets que son cerveau pourrait concevoir. Sa liberté doit s'exercer dans l'utile, dans le beau, dans le bien, et elle ne doit plus se manifester dès lors qu'elle gêne celle d'autrui et avant même, si elle contrecarrie cette gêne en puissance, dans son action.

Être libre, c'est être soi et à soi. C'est pouvoir ne pas aller à la guerre, et surtout, lorsque votre conscience généreuse et réellement humaine se refuse à participer au crime légal et monstrueux, n'est-ce pas Lécocin ? C'est avoir la possibilité de servir ses propres intérêts et ceux de tous ses semblables en général, si particulier et général sont conciliables. C'est être le maître, le seul maître de ses forces, de son existence. C'est n'être pas obligé, pour un salaire ingrat et vil, de prostituer ses bras ou son cerveau. C'est ne pas trimer affreusement pour le profit scandaleux du patron. C'est, sans crainte du gendarme, pouvoir dire toute sa pensée. C'est, en un mot, être un homme, rien qu'un homme qui a le droit de rejeter tous les dogmes et de ne pas les servir. C'est, si telle est ma conviction, ne pas être contraint de me considérer Français alors que j'ai horreur de tous les nationalistes, causes de toutes les misères sociales et que je sais être un pauvre individu faible et ignorant qui voudrait lutter paisiblement pour la conquête d'un peu plus de bonheur et qui, dans la recherche constante de plus de vérité, veut positivement devenir meilleur.

Mais faire ce que veux, ce n'est pas « bourgeois », parce que vous êtes forts momentanément, exploiter légalement et impunément les faibles et les déshérités. Ce n'est pas, au nom d'une morale officielle et dépravée, jouir insolamment du travail des malheureux. Ce n'est pas non plus, vous les « combinards », se croire en droit de profiter de la bêtise, de la faiblesse ou de la bonté du copain pour satisfaire sa petite personnalité, vous, les chefs communistes, socialistes et autres, s'exercer à flatter les prolétaires pour mieux tirer parti de leur crédulité en vue d'inavouables intérêts... Faire ce que veux, c'est pouvoir agir suivant la raison qui affirme l'individu, les individus. C'est, dans l'entente fraternelle, œuvrer à la réalisation d'une société dans laquelle chacun y trouvera toujours plus de bonheur.

Rabelais avait entrevu cette société, son œuvre du moins nous permet de le penser, et n'en déplaise aux bourgeois qui ont dénigré, à Montpellier, inauguré sa statue, il fut, quant à son époque, libertaire par tempérament et par conviction.

FABRICE.

# LANDRU

Malgré ce titre, ô combien promoteur ! je ne vous dirai pas un seul mot de l'homme qui comparait actuellement devant la cour d'assises de Versailles.

M. Edouard Helsey, rédacteur au *Journal*, m'intéresse davantage, ou plutôt... ses écrits.

Je ne connais pas ce journaliste de haut talent, et je ne vous étonnerai guère en vous disant que je ne m'en porte pas plus mal. Lui non plus, sans doute.

Je ne serais pas autrement surpris d'apprendre que M. Helsey est un de ces « confiseurs » qui, grassement payés par le journal auquel ils sont attachés, écrivent à tort et à travers, sur n'importe quel sujet, en ayant soin de faire prévaloir l'opinion de la feuille qui les paie.

Qu'importe l'opinion pourvu qu'il ait de la galette !

N'est-il pas vrai ?

Toutefois, M. Helsey, journaliste notoire, devrait bien tourner sa plume sept fois dans son encrier avant d'écrire une seule ligne. Les impressions qu'il a livrées au public dans le *Journal* de mardi sur l'affaire Landru (car, heureux privilège, il a même les honneurs de la presse) risquent d'être bien mal interprétées.

Le passage suivant, extrait de la prose de ce journaliste distingué, m'a particulièrement frappé. Le voici :

« Malgré l'indécence d'un public bestial qui ne peut entendre prononcer des mots comme femme et amour sans être choqué, l'ouïe d'une invincible envie de rire, ou ne saurait guère, dans un tel cadre, suivre une pareille affaire sans surprise ni dégoût. »

J'ai souligné à dessein les cinq premiers mots de la phrase précitée : *Malgré l'indécence d'un public bestial*. Comme dirait G. Vroche, « vous allez un peu fort », monsieur Helsey ! Le public bestial dont vous parlez, sans aucun doute le *Journal* et autres organes de même acabit. Vous ne pouvez décemment le critiquer, car, hélas ! il s'agit de la prose de vos confrères, ce qui n'est pas précisément très gai.

Si vous étiez un « bleu », je vous dirais bien que ce grand public fait sa pâture quotidienne des articles du *Matin*, du *Journal*, du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, lectures qui ne contribuent guère à relever son niveau moral.

Le peuple est indécot, le peuple est bestial, le peuple est bête, dites-vous. Hélas ! Mais quel est le vôtre, vous plaignez-vous. Mais éprouvez donc consciencieusement les nouvelles que, sous couleur d'information, votre journal donne à ses lecteurs.

Crimes, assassinats, viols, tureries, avec force détails qu'il est convenu d'appeler « croustillants », rien n'y manque. On ne nous fait grâce d'aucun renseignement, si lubrique soit-il.

Le peuple est bête, vous lamentez-vous. Mais lisez donc les derniers *Souvenirs d'une rescapée*, qu'un de vos confrères, prenant le parti-plume de Mlle Fanny de Ségret, a écrit afin de « chauffer » l'opinion publique, quelques jours avant le procès Landru.

Le mal qu'a causé et que cause encore la grande presse dont vous faites partie, monsieur Helsey, est immense. Peut-être la savez-vous aussi bien que moi. C'est pourquoi je m'insiste pas trop. Le contenu de vos journaux ne tend qu'à un but : abâtir l'opinion.

Au service de la classe bourgeoise, les quelques grands quotidiens d'aujourd'hui ont une mission à remplir, et quelle mission : celle de maintenir dans l'ignorance et la bêtise les masses déjà bien asservies par un labeur déprimant et un cinéma plus déprimant encore. C'est quelque peu injuste pour l'avenir, j'en conviens, et j'avoue que souvent, je me demande par quels moyens nous, libertaires, parviendrions à toucher sérieusement le pauvre public indécot, bestial et bête dont vous parlez avec tant de mépris. Apprenez, monsieur Helsey, sachez bien, ainsi que tous vos confrères, que la mentalité d'un peuple pourrait bien être comparée à la valeur des journaux qu'il lit.

Vous auriez bien dû réfléchir à cela avant d'écrire ces quelques lignes malheureuses, qui se retrouvent contre vous et contre toute la presse, cette même grande presse qui, grâce à son tirage énorme, façonne les cerveaux à sa guise, entretient le feu sacré des préjugés et fait plier sous le joug des millions d'êtres humains incapables de penser par eux-mêmes.

Aussi la société dans laquelle nous sommes contraints, bon gré mal gré, de nous étirer repose-t-elle sur des bases solides.

Bourgeois de France, bénissez donc Landru de vous fournir une fois de plus, l'occasion d'abâtir davantage l'opinion. Ce retarder — il est vrai que c'est reculer pour mieux sauter — l'heure du règlement de comptes !

UN CÉLEBRE INCONNU.

# LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

## Comme au temps de Torquemada

Ah ! ce code de l'Indigénat, quelle honte pour le pays qui, dans une minute hélas ! oubliée de son histoire, donna au monde les droits de l'homme, et sonna le réveil des émancipations intégrales.

J'ai, voici longtemps, soulevé l'indignation d'une Chambre encore plus réactionnaire que celle du Bloc national en étalant à la tribune les horreurs du code de l'Indigénat malgache dont Gallieni avait doté la Grande Ile au nom de la R. F.

L'infamie de ce monument, mise en relief au cours de mon interpellation, fit pâlir jusqu'à la droite ; et huit jours après, le général dont le premier acte avait été de rétablir l'esclavage aboli par son prédécesseur Laroche, recevait l'ordre d'en atténuer les dispositions dans la mesure du possible. Ceux qui voudront des détails à ce sujet n'ont qu'à se reporter au *Journal Officiel* des 23 et 30 novembre et du 7 décembre 1900. Eh bien ! il y a dans le *Code de l'Indigénat* actuellement appliqué en Algérie, des mesures pénales qui seraient dignes de figurer dans le *Code de Torquemada-Galliéni*, et que le gouvernement général de l'Algérie défend avec l'apreté d'un négrier auquel on vole sa marchandise.

Et d'abord, pour les 99 centièmes des Français qui ignorent tout des ignominies perpétrées par la République en Algérie, comme dans toutes nos colonies, je vais dire aussi brièvement que possible ce qu'est le régime de l'Indigénat.

C'est le droit que la loi du dominateur donne à une brute galonnée d'argent de la tête aux pieds et qui s'appelle un administrateur, d'arrêter, de condamner à l'amende et d'emprisonner après « passage à tabac » tout indigène non naturalisé de son territoire, quelle que soit sa situation sociale, et cela quand il veut et pour le motif qui lui plaît.

C'est dans cette définition brutale, mais juste que peuvent se condenser, après analyse minutieuse, les pouvoirs véritablement satrapiques que les lois des 23 juin 1881, 27 juin 1888, 25 juin 1890, 25 juin 1897 et 24 décembre 1904 ont successivement attribués aux administrateurs de communes mixtes du territoire civil de l'Algérie.

Vous me direz que le texte législatif porte simplement ceci : « Tout administrateur de commune mixte a le droit d'appliquer des peines allant jusqu'à 5 jours de prison et à 15 francs d'amende pour une série de contraventions spéciales aux indigènes. »

Je vous réponds : cette nomenclature de contraventions déjà odieuse puisque spéciale, est dressée, comme on va le voir, de telle façon que le pauvre bougre de justiciable est, dans son honneur, comme dans sa liberté, à la merci de celui qui représente le vainqueur de son pays.

Il me faudrait tout un volume pour passer en revue, l'une après l'autre, chacune des infractions dont le tableau est annexé au Code de l'Indigénat, et en montrer la honteuse iniquité.

Je me contenterai d'en exposer ici quelques-unes :

Il y a d'abord le retard dans le paiement de l'impôt.

Nul n'ignore l'état de profond dénuement, dans lequel se trouve plongé, une fois sa récolte faite, le bédouin d'Algérie. Eh bien ! si, à un jour fixé, il n'a pas versé au fisc sa quote-part écrasante, au lieu de la série de petits papiers que reçoit, en l'occurrence, le colon vaincu et dont le coût n'excède pas 3 ou 4 francs, même au cas d'assez longs retards, le pauvre diable de fellah est saisi au collet, par les chouchus de l'administrateur ; et immédiatement conduit à la géole sans préjudice d'une amende de 15 francs qui vient s'ajouter à la somme due.

Cette contravention et cette façon légale de la punir ne justifient-elles pas à elles seules la définition de l'Indigénat ? « Un amas de monstrueuses iniquités. »

Continuons :

Infraction n° 15. « Tout indigène qui, sans autorisation aura assisté à une ziora (pèlerinage) ou à une verda (repas public) est passible d'un emprisonnement de 5 jours et d'une amende de 15 francs, infligés toujours dans les mêmes conditions par l'administrateur. »

Cette catégorie comprend aussi : la réunion de plus de vingt-cinq personnes du sexe masculin ; les coups de feu tirés en manière de manifestation joyeuse dans les fêtes de mariage, de naissance, de circoncision.

Ainsi, après avoir massacrés tous ceux de ces malheureux qui n'ont pas voulu courber la tête, et qui bravement se sont défendus après avoir volé aux autres la terre qui les nourrissait et le bois de leurs forêts qui les réchauffait, si malgré la misère qui les étreint d'un bout à l'autre de l'année, il est encore dans les ténèbres de leurs âmes,

vers la fin : « Il faut extirper cette tendance » (celle du syndicalisme).

Je vous dirai, quand je serai en possession de mes documents, comment on l'a « extirpée ».

On pourra me reprocher de donner trop d'importance à des hommes, à un Parti, quand on ne doit collaborer avec eux que relativement, et qu'une « Internationale des Syndicats Rouges » est composée de beaucoup d'organisations ouvrières, qui n'ont rien ou peu de choses à voir avec les premiers.

Malheureusement, seule la vérité théorique est ainsi ; de fait, l'Internationale Communiste a pris l'initiative de constituer l'« Internationale des Syndicats Rouges », mais non l'Internationale Syndicaliste Révolutionnaire. De fait, on prétend nous faire servir de balai, bon pour expulser la bougie, et à jeter une fois la besogne faite. De fait, tous ces « unificateurs de l'action révolutionnaire » espèrent nous faire servir de chair à canon pour la bataille et de prison ou de bague après la victoire. Exactement ce qui est arrivé à nos camarades russes.

Si, pour des raisons diverses, une union est nécessaire avec ces partis, si l'on veut maintenir l'adhésion à l'« I.S.R. », cela ne doit pas être sujet à équivoques, ni de silences complices d'hommes qui ont à leur disposition et emploient tous les moyens pour atteindre leurs buts, et que nous aidons contre nous-mêmes et contre la révolution dont l'intérêt est au-dessus de toutes les considérations dues à la lâcheté morale et aux divagations autoritaires.

Adhérer si l'on veut, mais à condition de dire toute la vérité, ou sinon, il est préférable de ne pas adhérer.

Gaston LEVAL.

un peu de place pour la joie, la douce joie de la famille, faite avec le sourire du nouveau-né, avec le réconfort de l'union, avec l'attendrissante écloison de l'adolescence, la République capitaliste et bourgeoise se dresse, et leur dit : « Halte-là ! Vous oubliez que vous êtes des vaincus et que vous n'avez pas le droit de vous réjouir, pas plus que de vous attrister sans ma permission. »

Et le garde-chiourme qui la représente, l'homme brodé d'argent sur toutes les coutures, apparaît avec ses chouchous, esclaves ou matraque en main, et les pauvres « bicots » qui ont tiré le feu de salve sont cravachés d'abord, puis traînés à la géole et condamnés par application du *Code de l'Indigénat* à une amende de 3 francs.

Telle sont simplement exposées, d'après les textes, quelques-unes des dispositions de cette criminelle législation.

Etomez-vous après cela que ses plus ardents, ses plus acharnés défenseurs en Algérie soient des policiers notoires, aux ordres du gouvernement, métèques et mouchards chargés d'espionner les faits et gestes de l'élite musulmane algérienne qui lutte pour l'émancipation de son pays.

J'exposai, dans un prochain article, d'autres dispositions plus criminelles encore du Code immonde que la Chambre du Bloc national, loin de supprimer, vient de consolider en mettant à mal les rares et minces privilèges que comportait la loi du 4 février 1909.

P. VICINÉ D'OTTON.

## PROPOS D'UNE REVOLTEE

Réflexions sur :

### « UN ENNEMI DU PEUPLE »

d'Ibsen

Mardi dernier, la Comédie Française donnait une nouvelle représentation de la pièce d'Ibsen : *Un Ennemi du Peuple*, œuvre magnifiquement humaine, peinture saisissante de la société actuelle — dans tous les pays — et qui met à nu ses tares et ses vices, pour la flageller sans pitié. Œuvre saine et réconfortante, qui fait travailler l'esprit, suggère des idées, incite à la réflexion et fait naître ou grandir en nous les grandes pensées, les nobles résolutions.

*Un Ennemi du Peuple*, comme toutes les pièces d'Ibsen, pose au spectateur de passionnants problèmes. On ne peut pas rester insensible ni refuser de prendre parti, devant la lutte gigantesque qui se livre entre l'esprit de routine et l'esprit de progrès, entre la « majorité compacte » et la minorité agissante.

Les personnages principaux de la pièce (le docteur Stockmann excepté) représentent l'opportunisme qui corrompt la société actuelle. C'est d'abord Pierre Stockmann (le frère du docteur), maire de la ville, possesseur « de la casquette d'uniforme et de la canne, protégées par les règlements ». Puis c'est le journaliste, soi-disant libéral, lui politicien qui se soucie peu de la justice et de la vérité, et dont l'intérêt matériel inspire tous les actes. A ses côtés, le mielleux imprimeur, Aslasken, l'homme « de la mesure et de la température », suivi du perfide Billing, le colporteur de la dernière heure, qui se dit libéral, naturellement.

En face de ces êtres hypocrites et lâches, basement intéressés, se dresse la belle figure du docteur Stockmann. D'abord crédule en la loyauté de son entourage, il s'éveille peu à peu au-dessus de ses ennemis, et repousse toutes les compromissions ; il se donne entièrement à la recherche et à la propagation de la vérité, et devient de plus en plus fort. A mesure qu'il est de plus en plus seul. Seul ? Mais l'est-il vraiment ? Lâché tout à fait par les politiciens et les représentants de l'autorité, qui ont feint, un moment, d'être d'accord avec lui, il est souvent, dans sa solitude, par l'affection dévouée de deux personnes, deux femmes, dont « l'esprit de compromission » n'a pas étouffé la générosité naturelle : sa femme, Catherine ; sa fille, Petra. C'est là que « l'homme seul » puise la force de lutter contre la société ligée contre lui, dans cette double affection aussi bien que dans ses convictions intimes.

« Maintenant, je suis avec toi, Thomas ! » déclare à son mari la femme de Stockmann, lorsqu'elle le voit abandonné de tous. Voilà le vrai cœur féminin. Voilà aussi la plus belle récompense de cet homme, après la satisfaction personnelle d'avoir lutté vaillamment pour le bon combat : c'est de sentir qu'il a ramené à lui, simplement par son exemple courageux, le cœur d'une femme qui, désormais, le soutiendra toujours. A l'avenir, et quoi qu'il dise, il ne sera plus seul ; aimé, encouragé par sa femme et par ses enfants, il verra ses forces s'alimenter sans cesse à la source inépuisable de l'amour : une fois encore, comme dans plusieurs pièces d'Ibsen,

Adhérer si l'on veut, mais ne pas rompre pour cela, même moralement, avec les organisations qui défendent leurs, nos idées, nos principes, refusent d'aller à Moscou. Ne pas se séparer des syndicalistes allemands et suédois, ni de l'« Union Syndicale » italienne, si demain, comme c'est fort possible, elle aussi se refuse d'aller à Moscou-la-rose (avec tant d'épines !)

Je reconnais qu'il y a pour cela des motifs sérieux, mais il y a aussi des dangers qu'il est nécessaire de signaler et contre lesquels il faut prendre des précautions.

Si nous allons à Moscou, nous devons dire aux « grands hommes » qui y sont : « Messieurs, nous venons, non pour vous, mais pour ce qui reste à sauver de la révolution russe. Nous venons, pour établir une union internationale nécessaire dans la crise historique que nous traversons et vivons. Nous venons, et nous savons ce que vous voulez, ce que sont vos intentions envers nous, que celles-ci soient déjà la méfiance, c'est-à-dire la manœuvre d'unité morale et matérielle entre nos forces, pour la plus grande joie de la bourgeoisie, ce qui vous rend responsables de leur affaiblissement. Nous venons, et nous n'abandonnerons pas une parcelle de nos idées, pleinement confirmées par l'expérience révolutionnaire du peuple russe ». Et que notre attitude soit digue de nos paroles.

Je pense encore, qu'au-dessus, la convocation d'un Congrès de toutes les organisations syndicalistes révolutionnaires, adhérant ou non à Moscou, est une chose indispensable, pour éviter des confusions, des chocs, ce qui serait d'une impardonnable imbecillité.



l'amour désintéressé de la femme aura soulevé l'homme dans son ascension vers la justice et vers la bonté.

Aussi, que craint-il, maintenant ? Il est fort, puisqu'il est aimé ! Qu'importe qu'il ait contre lui, cette fois, la majorité compacte, qu'importe qu'on l'empêche d'écrire, de parler même, qu'on l'injurie, qu'on lui lance des pierres ? Il a pour lui la vérité, bien qu'il soit seul ; car le droit est toujours du côté de la minorité. Malgré les protestations intéressées de son propre frère, détenteur du pouvoir, le docteur Stockmann fait entendre au peuple — l'éternelle dupe — les vérités salutaires. « Ce que j'ai découvert, lui crie-t-il du haut de la tribune, c'est que toutes les sources morales de notre existence sont empoisonnées, que toute notre société bourgeoise repose sur le sol pestilentiel du mensonge. » Fortes et sincères paroles, que le peuple trouve amères et surtout fausses, parce qu'on l'a habitué à de basses flatteries pour mieux le tromper. Qui donc « oserait », sortant de l'atmosphère amollissante du mensonge, respirer l'air glacé de la vérité ? Qui donc pourrait repousser la tiédeur enveloppante de la foule, pour se dresser, seul contre tous, en face de l'hypocrisie et de la lâcheté des autres ? Il faut être bien fort pour la tenter, bien fort et très convaincu. Car la rancune des autres aussitôt vous poursuit, rancune de ce que l'être fort est un être d'exception, et que les foules, dans les sociétés actuelles, ont horreur des exceptions. Il faut être « comme les autres », ou bien les autres s'unissent contre vous, pour vous combattre, vous chasser, ou vous ramener à leur niveau. Le docteur Stockmann est courageux, sincère, désintéressé, dans une société de lâches, de fourbes, de plats valets. C'est pourquoi on veut lui faire voir que la minorité, loin d'avoir raison, est toujours battue.

Et pourtant, dans cette lutte terrible, qui touche au fond même de l'âme humaine, c'est lui, le docteur, qui est le vainqueur. Même au point de vue matériel, malgré les conspirations continuelles dont il est l'objet, il réussit à parler, à dire ce qu'il veut dire. Si on le chasse de son poste, si on lui retire son gagne-pain, du moins, on ne peut lui faire quitter la ville. Et surtout, l'on sent bien que c'est lui le grand vainqueur, au point de vue moral. Vaincu, lapidé, meurtri, il n'a jamais été si grand : c'est pourquoi sa dernière parole est une parole d'espoir. Lui, le grand méconnu de l'heure présente, il croit au triomphe de sa cause, dans un avenir lointain peut-être, mais sûr. C'est le plus optimiste des personnages d'Ibsen. Non seulement il a confiance dans les temps futurs, mais il veut les préparer par l'éducation de ce peuple qui le maltraite ; non pas demain, mais tout de suite, au sortir de la lutte, épuisée pourtant, qu'il vient de soutenir. Dans le grand cri d'espoir qu'il prononce au seuil de sa nouvelle tâche, on sent frémir l'âme des héros n'ibsen, les vrais forts, les vrais grands hommes, les luteurs éternels qui ne se découragent jamais, parce qu'ils savent, eux aussi, que « l'homme le plus fort qu'il y ait au monde est celui qui est le plus seul. »

UNE REVOLTEE.

## Propos d'un Paria

S'il est vrai, comme l'affirment certains bacheliers d'extrême droite, que chaque être humain possède une âme qui survit à la matière corporelle, s'il est vrai que cette âme ou cet esprit assiste invisible aux ébats désordonnés des vivants, j'en connais au moins un qui aura dû regretter amèrement son exil sur cette terre qui lui aurait permis de mettre le pied au ciel à certains de nos contemporains.

Je vais parler de maître François Rabelais, père de Gargantua, de Pantagruel et autres types immortels que créa sa verve inépuisable et truculente orne d'une incomparable philosophie.

Or, Rabelais avait été dans son temps, reçu docteur en l'académie de Montpellier. Le suppose que c'est plutôt pour glorifier l'illustre docteur que l'écrivain de génie, que le plus haut magistrat de notre République est allé à l'inauguration de sa statue. L'Alexandre n'aurait qu'à se bien servir de la démagogie socialiste révolutionnaire pour satisfaire son ambition à pompageuse inflige aux mœurs de Rabelais le supplice d'un discours officiel et à quelconque à leur santé.

Grand bien leur fasse !... Heureux habitants de Montpellier, toutes les fêtes leur seront échuës à propos de cette « canonisation ». L'homme de lettres à la panse joyeuse qui passa dans l'anarchie pour se faire connaître et la répudia dès qu'il fut possible de monnager ses productions est allé, lui aussi, célébrer les vertus du « joyeux curé de Meudon ». Et nul ne semblait mieux qualifié pour commémorer Gargantua que ce gros homme joufflu et rose et dont les bras courts et écartés en un geste théâtral qu'il affectionne, ne réussissent qu'à lui donner l'aspect ridicule d'une de ces affreuses poupées anglaises.

Mais l'œuvre et la mémoire de Rabelais sont heureusement hors d'atteinte de ces sortes d'offenses. Sa philosophie se gausse des statues, des discours officiels et de ceux des tribuns intéressés. Sa satire mordante « pincant peuples, prélat et rois », faite d'images satiriques et toujours vraies, restera comme l'œuvre d'un précurseur. Elle plaça éternellement aux hommes libres en révolte contre les abus, les iniquités de leur temps, à tous ceux qui voudraient que les hommes ne soient pas les éternels moutons de Panurge égarés de tous les papiers, guerriers de toutes les patries, fidèles de toutes les églises — mais dévotement des individus gaisant par eux-mêmes, sous l'impulsion de leurs propres cerveaux.

Il se trouve que nous sommes les seuls à professer cet idéal d'émancipation humaine, les seuls qui osons parler d'hommes libres en cette époque d'innocence où l'on voit des exploités rêver de dictature, des moutons vouloir se transformer en bergers ou, au besoin, en chiens au service des bergers.

Nous ne voulons remplir aucun de ces trois rôles : ni gouvernants, ni gouvernés, ni « encadrés ». Et c'est pourquoi nous encourageons la haine des bergers, des chiens et parfois des moutons.

Pierre MUALDES.

## COURRIER DU LIBRAIRE

Michel Gornie. — Prière donner adresse complète pour expédition. H. G. publient quelques jours encore pour l'expédition. Camarade tourneur sur bois. Passez vous voir pour exécution de quelques menus travaux.

# Le procès Meurant

Samedi 5 novembre. La Cour d'appel de Lille. Une vaste salle triste et nue que domine le comptoir où Thémis vend à flux poidés ses denrées fraternelles. En bonne place, trône le buste de Marianne, prometteuse aux humbles de Justice et de Liberté. L'ironie est cinglante.

Nos camarades connaissent l'affaire. Meurant, condamné par défaut à treize mois de prison et 2.000 francs d'amende, vient en appel. Son crime ? Outrages et voies de fait envers des agents, propagation d'antimilitarisme, menées anarchistes. En expiation de ce crime, Meurant se trouve depuis huit mois en cellule, au régime du droit commun.

Les débats s'engagent par un interrogatoire de pure forme et un exposé des faits motivant l'accusation où la note policière prédomine. Puis, on entend les témoins. Quatre témoins à charge — tous policiers — viennent déposer. Leurs vils faces de mouflet s'épanouissent à la pensée de la tâche délicate qu'ils vont accomplir. L'atmosphère de la Préfecture empuantit leurs dires.

Ils sont de petits saints, des agneaux, des fonctionnaires zélés et corrects. Meurant est une sombre brute qui, en voulant résister à son arrestation, a frappé l'un, mordu l'autre, jussé l'un à un troisième (7).

Calmement, Meurant pose à chacun des questions précises, rétablit la simple vérité des faits. Les flics roubaissent se sont conduits comme se conduisent tous les flics, sauvagement, lâchement. Lorsqu'ils tinent leur proie dans le silence complice de leur repaire, ils domarent libre cours à leur brutalité, et, assurés de l'impunité, assomment littéralement leur victime qui avait osé leur résister.

Après le défilé de ces lamentables individus, voici que viennent à la barre les témoins à décharge. Hommes et femmes du peuple, ceux-là, ouvriers et ouvrières qui ont pris sur le temps de leur travail pour apporter à Meurant leurs sympathies et dénoncer les procès dont il est victime.

Simplement, naïvement, avec toute la sincérité de leur cœur, ils disent ce qu'est Meurant, l'homme, le camarade, l'ami. Ils montrent son esprit élevé, son caractère franc et loyal, la sincérité et l'ardeur de ses convictions révolutionnaires.

Ils situent les faits, flétrissent l'odieuse agression et la félonie policières. Ils élèvent le mensonge et l'infamie des gens de la « Botte ». Leurs dépositions empreintes d'indignation et de vérité émeuvent l'auditoire et viennent gêner considérablement les mouchards stipendiés pris en flagrant délit de forfaiture.

L'Union anarchiste, affirmant son entière solidarité avec Meurant a délégué à ce procès notre camarade Fister. Tout de suite, il élève le débat et le situe sur son véritable terrain : celui de l'idée qui a déterminé Meurant.

Après avoir affirmé à celui-ci toute la sympathie et l'estime des anarchistes, il s'adresse aux juges et leur demande d'essayer de comprendre l'anarchisme Meurant qui comparait devant eux. Esprit élevé et généreux, épris d'un idéal sublime, souffrant dans un monde de misères et d'iniquités où nul n'est heureux, Meurant a ouvert son cœur et son esprit à un grand Réve : celui d'une Société meilleure, plus fraternelle et plus juste. Bataillant pour son idéal, il est logiquement entré en lutte contre toutes les institutions établies.

L'accusation lui fait un grief de son antimilitarisme, mais Meurant est allé à l'armée, il en a atrocement souffert dans son esprit et dans sa chair : de l'armée il est revenu tout meurtri. Cela explique bien, non seulement ses haines et ses rancunes, mais plus encore, la volonté bien arrêtée d'œuvrer pour en finir avec la cause même de tant de maux : le militarisme.

Interrompu à plusieurs reprises par le président, Fister fait le procès de l'actuelle organisation sociale et expose ce que sera l'Humanité régénérée par l'Anarchie. Il démontre l'infamie et la stupidité des cour-

ditions et des répressions qui n'ont jamais arrêté l'évolution d'une idée.

« Vous, juges, qui n'êtes que des hommes, assumez la terrible responsabilité de détener entre vos mains le sort et la liberté de vos semblables. En dépit de ce caractère de toute-puissance qui vous est imparti, Meurant, calme et tranquille, attend votre arrêt. Il a pour lui cette « profonde satisfaction intérieure que, seuls, peuvent donner une conscience éveillée et la conviction de lutter pour une « juste cause. »

« S'il vous est possible de comprendre « Meurant, vous ferez abstraction de votre mentalité de juges, et, agissant en hommes, vous le rendrez à la liberté et à la « tre affection. »

Profondément ému, Meurant se lève de son banc en embrasse Fister.

Puis il présente sa défense et c'est pour lui l'occasion de faire une déclaration libre et pour ainsi dire une déclaration hautement la responsabilité de ses actes.

Prendant en main le tract incriminé, il s'exprime longuement et en détail les passages.

Il évoque les guerres coloniales et pour les flics il trouve les accents vengeurs d'un Vigné d'Octon. Il dit la cruauté sadique des coloniaux et des douze mille martyrs des malheureuses populations indigènes. Et il prononce contre la colonisation le plus écorçant des réquisitoires.

Parlant de l'intervention de l'armée dans les conflits sociaux, il retrace la tuerie de Fourmies à laquelle, gamin, il assista. Il montre le rôle de l'armée toujours au service du Capital, force aveugle d'émancipation.

Opposé aux courants d'émancipation, il dénonce l'atrocité des bagnes militaires au sein desquels il a tant souffert. Il dit la basse mentalité des gradés et les tortures qu'ils infligent aux malheureux qu'un sort cruel a fait tomber entre leurs mains.

Véritablement, il dénonce les crimes quotidiens de la chourme. Il retrace l'un de ces crimes et flétrit l'assassin : Lyautey, aujourd'hui maréchal, ou unanimement en-censé par toute la presse bien pensante.

Enfin il termine en disant ses espoirs de voir un jour l'Humanité débarrassée des armées et des guerres évoluer en paix dans l'Amour et la Fraternité.

« Meurant assume la défense de Meurant. Il remplit sa tâche avec tact et habileté. Après avoir rétorqué avec facilité les pièges des questions intéressées des policiers, il place, lui aussi, le débat sur le terrain moral.

« Son éloquent plaidoirie s'attache à démontrer la supériorité, dans tous les temps, du penseur, du philosophe, de l'idéaliste, de l'homme d'action. Il exalte le dévouement à l'idée, montre qu'à tous les âges furent poursuivis et condamnés des penseurs que les générations suivantes comprennent et soutiennent. Il demande aux juges d'aller jusqu'à la compréhension philosophique et de rendre à la liberté Meurant qui n'a déjà que trop souffert.

Après dix minutes de délibérations les juges reviennent avec l'arrêt : huit mois de prison. C'est la libération !

Le soir même Meurant quitte la prison de Lille et nos vifs vœux s'adressent au salut. Une pointe de regret se mêle cependant à notre joie. Nous pensons à tous les nôtres qui restent dans les geôles et ils sont si nombreux ! Braves et courageux amis, comme nous voudrions aussi vous voir libres !

Et amèrement nous pensons que Meurant doit sa liberté à trois bourgeois nos ennemis, alors que c'est à la cause du Peuple que Meurant s'est voué et c'est pour le Peuple qu'il est tombé.

Nous pensons en ce moment vont à tous les nôtres qui cruellement souffrent dans les geôles, à tous ceux que les bourgeois ne veulent pas rendre à la liberté et que le Peuple oublie. Pour ceux-là, nous pensons nous répondre les poings et de tous nous vœux de toute notre âme, nous appelons la Révolution qui seule, libère bas les Bastilles de l'Autorité et du Pouvoir, libérera tous les prisonniers !

cher, à convaincre ; là encore nous avons un besoin immense à accomplir.

Quatrième question : L'ORGANISATION DE LA PRESSE ANARCHISTE.

La presse anarchiste française a besoin d'un grand développement.

Une ligne connaît inlassablement, l'intensifier le plus possible, lui procurer de nombreux abonnés ; organiser des réunions, des meetings ; mettre à profit les réunions, les meetings d'autrui et y formuler nos théories si peu connues ; tels sont les moyens d'élargir un sang nouveau à la presse libertaire.

Cette besogne étant faite, la fondation, le lancement d'organes hebdomadaires dans les grandes villes sera moins difficile.

RAPPORT DES ANARCHISTES DANS LE MOUVEMENT ANARCHISTE ET ETUDE D'UNE LANGUE INTERNATIONALE.

En attendant la polyglotte, l'étude de l'Espéranto, étude si facile, rendrait de grands services aux propagandistes de chaque pays.

Apprenons l'Espéranto. Cinquième question : LA SOLIDARITE ENTRE ANARCHISTES.

Cette question est importante. Les vieux militants y répondront au congrès avec l'ampleur nécessaire.

— Que de faux poursuivis ! Que d'antipatriotes truqués ! — Que de tapers détraqués, de paresseux !

Ces sauteelles dévorantes, comment s'en débarrasser ? Anarchistes soyez vous, bons, mais criez : A bas les fumistes et les fourbes !

Antoine ANTIGNAC.

## Quelques suggestions

Voici mes suggestions à propos du Congrès sur ces questions posées :

1° La dictature du prolétariat : Plus de confusion dans les esprits et disons avec Proudhon : « Nous sommes les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou collectif, c'est-à-dire des lois des dictatures y compris celle du prolétariat et les amants passionnés de la culture de soi-même. »

2° L'organisation fédéraliste des anarchistes : L'organisation des anarchistes ne peut être que fédéraliste ; parce que l'anarchisme implique absence d'autorité et fédéralisme implique liberté pour un but commun de propagande. Les groupes d'affinités sont les seuls organes qui assurent à l'organisation un maximum de liberté.

3° Attitude des anarchistes vis-à-vis des autres groupements : a) Vis-à-vis des partis politiques. — Les anarchistes doivent faire chaque fois que

l'occasion s'en présente œuvre d'anti-parlementaire et combattre les policiers de n'importe quelle nuance, car ils sont néfastes à l'émancipation intégrale des travailleurs en sanctionnant, par les lois et décrets, l'esclavage des travailleurs.

b) Vis-à-vis du syndicalisme. — Question très épineuse qui aura beaucoup de tendance. Parlaient d'une organisation nouvelle, car jamais plus nous n'arriverons à transformer la mentalité modérée de la majorité des syndicalistes adhérents à la C. G. T. — ne pourrions-nous pas créer la C. G. T. révolutionnaire dont le but serait la suppression du salariat par la communauté de la propriété qui trouverait son action dans la grève générale ? La base de notre C. G. T. serait le syndicat unique.

4° L'organisation de la presse anarchiste : Le journal est un merveilleux moyen de diffuser nos idées. Dans le Congrès de Lyon, nous pourrions ordonner des organes départementaux et régionaux, ce qui toucherait davantage les camarades et, par la note action deviendrait plus efficace. Le Libérateur serait le trait d'union entre tous ces organes et peut-être, qu'à ce moment-là, il deviendrait quotidien.

5° Rapports des anarchistes dans le mouvement international. L'étude d'une langue internationale.

Les anarchistes doivent être en rapport constant nationalement et internationalement ; pour cela une langue internationale est de rigueur, des deux langues que nous avons à notre choix ?

6° Solidarité entre anarchistes : Cette solidarité existe naturellement entre les anarchistes, n'est-elle pas aussi efficace que nous la voudrions par la faute des estampeurs professionnels. Question très sérieuse et qui demande à être étudiée avec soin parce que les anarchistes sont constamment en lutte avec les représentants de l'autorité.

F. DENEGRY.

du Groupe Libertaire de La Clotat.

## "Mon Communisme"

Le papier qui avait été commandé — en fabrication spéciale — pour l'impression de ce beau livre n'ayant pas été livré à la date convenue, la mise en vente de Mon Communisme se trouve retardée d'une quinzaine.

C'est donc vers le 20 novembre que paraîtra l'ouvrage de notre ami Sébastien Faure.

Voici la fin : (Les Durand et les Gasquet ont pris la résolution de rester en France. Ils quittent Paris et vont vivre et travailler à Joliboire, leur village d'origine.)

La tristesse des Gasquet quand ils accompagnèrent à la gare les Durand et les Durand qui partaient, fut compensée par la joie des Flamboy quand ils allèrent attendre la gare de Joliboire nos amis qui arrivaient.

Dès qu'ils furent installés dans cette jolie petite ville, tous se mirent au travail et Pierre, au bout de quelques semaines, écrit à Jérôme et à Claudet une longue lettre pour informer ces amis de tout ce qui s'était passé depuis leur départ de Bordeaux et les engager instamment à venir passer quelques temps à Joliboire.

Cette lettre se terminait ainsi : « Je suis devenu un communiste fervent. Quand je descends au fond de moi-même, je sens que je l'ai toujours été. Mes aspirations vers la liberté, mes instincts de solidarité, mon culte très vif de la vérité, mon amour de la justice, j'en ai maintenu la certitude, des pensées d'ordre moral et de fin communiste. J'ai toujours aimé la liberté, j'ai toujours compris la beauté féconde de la solidarité ; toujours j'ai aimé recherché la vérité ; toujours j'ai eu le profond respect de la véritable justice. Cet amour du Vrai, du Beau, du Bon et du Juste, je le portais en moi. Les conditions de la vie de la société, les vaines illusions que j'ai fait pour développer en moi, ces poussées vers la Solidarité, la Vérité, la Beauté et la Justice. Eussent-ils fini par l'étouffer complètement ? Je ne pense pas qu'ils y eussent réussi. Mais ils les tenaient enchaînés et comme endormies. Il m'a suffi que je vienne en France, à l'âge d'homme, que je vive quelques semaines dans un milieu libertaire, que je revoie d'amis tels que vous les lumières qui me manquaient, pour que soient brisés les liens qui me rattachaient au passé et que s'éveillent tous mes secrets instincts, jusque-là simplement assoupis.

« La production et la consommation en commun, les rapports fraternels, la liberté partout, je ne vis ces choses magnifiques que depuis que je suis ici ; mais je sens que j'étais naturellement prédisposé à la vie libre et j'ai l'inébranlable conviction qu'il me serait désormais impossible de retourner dans des conditions autres, la joie d'exister.

« Mon cas, n'est-il pas celui de tous ? Je ne me fais ni pire ni meilleur que mes semblables. Dans tous les âges, résistent des tendances, de pensées, d'instincts, de prédispositions, de passions et de mouvements qui leur sont communs. Les multiples éléments qui constituent ce fonds sont variables selon les temps, les lieux et les conditions historiques ; mais il faut bien que les aspirations vers le Vrai, le Beau, le Bon et le Juste, possèdent, dans la nature humaine, d'indéfectibles racines, puisque des siècles d'efforts consacrés par les Maîtres à les en extirper n'y sont pas parvenus.

« Ce qui confirme cette opinion et lui donne une force singulière, c'est que, à peine l'Humanité a-t-elle pu, grâce à l'avènement du Communisme libertaire, donner libre cours aux instincts qui poussent vers le Bien, le Vrai, le Beau et le Juste, qu'elle s'y est livrée avec enthousiasme.

« Ce qui enfin confirme à cette opinion la valeur d'une certitude, c'est que nulle puissance aujourd'hui ne serait en mesure de rejeter notre France libertaire dans un état de choses qui n'est, pourtant, que d'hier, puisque quinze ans à peine font de lui le passé.

« Cette France libertaire donne au monde entier le merveilleux spectacle de tout un peuple heureux, libre et fraternel. Les jours sont proches où ce spectacle inspirera à tous les autres peuples l'ardente volonté de suivre un aussi noble exemple et de vivre aussi dans le bien-être, l'amour et la liberté.

« Alors, les temps de misère, de haine, d'ignorance et de servitude seront définitivement abolis. Plus personne n'élèvera ses regards vers le ciel, car nous aurons cherché le Paradis.

« Le Paradis sera sur terre et les portes en seront ouvertes à tous sans exception. « O vous qui, à mon arrivée en France, avez été mes initiateurs, mes chers Pères spirituels, Jérôme et Claudet, quittez Bordeaux quelques jours et venez les passer avec nous.

« Nous vous embrassons tous bien affectueusement et nous vous attendons avec impatience.

« PIERRE. »

Nous rappelons à nos amis que : Le premier tirage de Mon Communisme sera peu élevé ; Les souscripteurs seront servis les premiers.

Prix du volume : Fr. 7 ; par la poste : Fr. 7.70.

Conditions spéciales pour nos dépositaires et les groupements qui sont priés d'envoyer au plus tôt leurs commandes.

# La Vie de l'Union Anarchiste

## PARIS & BANLIEUE

### AVIS IMPORTANT

Nous avons pris l'initiative d'expédier aux groupes de province et de banlieue, les tracts Sacco-Vanzetti.

Chaque envoi représente une valeur de 10 francs, que les secrétaires de groupes ou individuellement voudront bien adresser à Bortolotto, 69, boulevard de Belleville, Paris (17).

Des tracts restent à la disposition des groupes et organisations qui en désirent.

### AUX ANARCHISTES

Dimanche 20 novembre, à 14 heures 30, Maison Commune, 49, rue de Bretagne. Réunion exceptionnelle de l'Union Anarchiste dans le but de nous situer nettement à l'égard du syndicalisme, après discussion fraternelle entre nous.

### COMITE D'INITIATIVE

Nous rappelons aux copains ainsi qu'aux groupes de Paris et banlieue, que le Comité se réunit tous les vendredis, à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne. Les camarades du Comité d'organisation du Congrès sont priés d'assister sans faute à la réunion d'aujourd'hui.

Groupe du 12<sup>e</sup>. — Réunion du groupe jeudi 17 novembre. Les copains sont priés d'assister nombreux. Décisions à prendre au sujet du Congrès.

Groupe du 13<sup>e</sup>. — Tous les jeudis, réunion du groupe. Les copains sont priés d'assister tous à la prochaine réunion, le congrès décidant de tous les copains des décisions importantes.

Groupe des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup>. — Vendredi 11, à 20 h. 30, 77, boulevard Barbès, une causerie sera faite par Fister.

En raison de l'importance du Congrès de Lyon, une discussion à ce sujet étant nécessaire, tous nos camarades sont instamment priés d'assister à cette réunion.

IVRY. — Un groupe libertaire qui adhère à l'Union Anarchiste, est en formation. La réunion constitutive du groupe aura lieu samedi 12 novembre à la salle de la crèche d'Ivry-Port, 28, rue Coutant. Le camarade Hausard, vice-président de l'Union Anarchiste, fera une causerie sur : « L'Anarchisme, son idéal, sa propagande. L'organisation des anarchistes. »

Groupe de Reims. — Réunion du groupe samedi 12, à 20 h. 30, rue de Pontoise, 4. Présence indispensable de tous les copains pour réorganiser le groupe.

Groupe anarchiste de Boulogne-Billancourt. — Réunion du groupe vendredi 11, à 20 h. 30, boulevard Jean-Jaures, 85. Organisation du groupe.

CLICHY. — Réunion tous les jeudis soirs et le samedi de chaque mois, salle du Comité inter-régional, 60, rue de Paris, à 20 h. 30. Appel est fait à tous les sympathiques.

JEUNESSE ANARCHISTE DE BAGNOLET. — Dimanche 13 novembre, à 2 h. 30, Maison du Peuple, 70, rue Sadi-Carnot, grande fête familiale avec le concours de C. André, Germaine Cailor, Colandret, Esther, Girard, R. Guérard, Henri, L. Loreal, René.

On jouera : « Le Martyre d'un Camisard », de Jean Vignier, de l'U. A. Entrée : 1 fr. 50.

Jeunesse Anarchiste. — Vendredi soir à 8 h. 15, rue Saint-Bernard, 2. Maison des Jeunes. Réunion générale des jeunes anarchistes. Discussion sur notre journal. Invitation cordiale à tous.

## PROVINCE

BORDEAUX. — Le groupe libertaire est formé. Le Congrès de Lyon ayant lieu prochainement et l'envoi d'un camarade étant décidé, les copains sont invités à se mettre en rapport immédiat avec le secrétaire, Lapeyre, 13, rue Mouneyrou, qui se tiendra à leur disposition tous les jours, de 1 heure à 2 heures, et les dimanches après-midi de 2 heures à 6 heures, pour tout ce qui concerne le groupe.

Le groupe anarchiste de l'A. R. A. C. organise samedi 12 novembre, à 20 h. 30, dans la salle de l'Athénée, rue des Trois-Croix, un grand Meeting.

Orateurs de l'A. R. A. C. et Antignac, de l'U. A.

LYON. — Groupe des causeries populaires. — Nous invitons les camarades de la région lyonnaise à étudier soigneusement les questions qui seront discutées au Congrès anarchiste.

Ne précédant que de peu de temps un congrès se réunissant à Lyon, nous nous proposons de faire une brochure vraiment utile ; les camarades se feront un devoir de venir nombreux à nos causeries pour y apporter leurs critiques et leurs points de vue. Vendredi 11 et vendredi suivants, réunion à 20 h. 30. Invitation cordiale à tous.

Les lecteurs du Libérateur de la région lyonnaise sont avisés que quelques copains de Lyon font paraître chaque mois, un petit journal intitulé : La Feuille. Abonnement : un an, 2 francs ; 6 mois, 1 franc. S'adresser à Vignes, 41, rue Rabelais.

AMIENS. — Une grande réunion de propagande aura lieu le mardi 20 novembre à 8 heures du soir, salle du Ciné-Palace (près de l'Hôtel de Ville), avec le concours des camarades Bastien et Lecoin.

Sujet traité : Anarchisme et Socialisme. Les anarchistes devant le syndicalisme et la dictature.

REIMS. — Groupe Terre et Liberté. — Dimanche 13 novembre, à 14 heures, réunion chez Arnuff, chemin de l'Enfance (prendre la rue Ledru-Rollin).

TOULOUSE. — Les camarades anarchistes et sympathiques à notre propagande, désireux de former un groupe, sont priés de se rendre dimanche à la réunion qui aura lieu dimanche matin 13 novembre à 10 heures du matin, au Café Month, boulevard de Strasbourg, 26.

Le jeudi 17 novembre, à 21 heures, aura lieu une autre réunion, salle du café Muscat, place de la Paille-d'Oie.

OYONNAX. — Les camarades désireux de former un groupe libertaire sont invités à se mettre en rapport avec Clerfant, 62, Grande-Rue, chez Merle.

LE HAVRE. — Réunion du groupe lundi 14 novembre, à 20 h. 30. Cercle Franklin. Causerie par un camarade sur : « Les conflits de la science et de la religion. »

La prochaine réunion du groupe aura lieu le mercredi 23 novembre, au Cercle Franklin. Discussion entre copains.

Groupe de Tours. — Présence indispensable de tous les copains, le samedi 12 novembre, à 20 heures précises, Maison du Peuple.

Ordre du jour : Le Congrès de Lyon, envoi d'un délégué.

MARSEILLE. — Nous faisons savoir aux camarades que la série des conférences de Sébastien Faure, interrompue pendant quelques temps, va reprendre dès notre prochaine réunion.

D'autres questions importantes devant y être traitées, que les copains viennent nombreux. Lieu et heure habituels.

Les camarades de Tarascon et de Beaune sont priés de venir à la réunion qui aura lieu le samedi 12 novembre, à 20 heures, au kiosque sur le cours ; à Tarascon, et au dépôt du Radical chez Faucou, à Beaune.

## Communications diverses

Jeunesse syndicaliste de Levallois-Perret. — Grande réunion de propagande samedi 13 courant, au siège, 28, rue Cava, de 20 h. à 22 h. Nous y invitons les jeunes libertaires et les adhérents aux Jeunesses syndicalistes.

Ligue Antilicéenne. — Dimanche 13 novembre, à 14 heures, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, conférence par Loriot sur : « Comment l'écologie exploite les nationalismes ». Entrée gratuite.

PAR LA CHANSON. — Le groupe des Poètes et Chansonniers révolutionnaires « Le Muse Rouge », fondé en 1904, tient ses goguettes fraternelles de récréation éducative, tous les dimanches soirs à 20 heures, Maison Commune, 49, rue de Bretagne (métro Temple ou République).

Deux troupes de camarades assurent le programme qui se trouve renouvelé le premier dimanche de chaque mois.

Entrée pour couvrir les frais : 4 fr. 50 par personne ; enfants, 0 fr. 50 ; tous droits compris.

Vient de paraître sous l'égide de la « Muse Rouge » M. CHANSONS N° 3 (réimpression), recueil de 45 chansons ou poésies contre la guerre, format guitare 0 27 0 18 6 musiques. Couverture en couleur illustrée par Lem.

## Pour que vive "Le Libérateur"

Cailis et sa compagnie, 2 fr. ; Antoinette Bailly,